



Le joueur de Dostoïevski

Le roman : le joueur

Le joueur est un roman court de l'écrivain russe de Fiodor Dostoïevski paru en 1866. Il a été dicté en 3 semaines.

Certaines œuvres, et Le Joueur en fait partie, paraissent auréolées d'une légende, qui tient aux circonstances de leur rédaction. Stendhal dicta La Chartreuse de Parme en 57 jours, ce qui tient du prodige, quand on voit l'ampleur de l'œuvre ; Dostoïevski dicta son roman en trois semaines, au mois d'octobre 1866. On sait que le romancier russe ne pouvait composer que dans l'urgence Il a tenu, malgré ses plaintes perpétuelles, un rythme de travail qui lui était propre. Était-il capable de travailler autrement ?

La composition du Joueur est, à cet égard, parfaitement révélatrice : le romancier, criblé de dettes et menacé de saisie – ce sera son lot quotidien – se lie par contrat à l'éditeur Stellovski, le 1er juillet 1865. En échange de 3000 roubles, il cède à l'homme d'affaires le droit de republier, une fois seulement, toutes ses œuvres antérieures et prend l'engagement de lui fournir un nouveau roman, pour le premier novembre 1866. Si le romancier ne tenait pas ses engagements, Stellovski pourrait, à sa convenance, pour rien, reproduire pendant 9 ans tous ses écrits à venir ! Signe du désespoir auquel le poussait sa situation financière que cette résolution folle ! Dostoïevski avait pris à sa charge la famille de son frère Andreï, décédé, et distribuait en outre largement son argent, notamment à son beau-fils, Hippolyte, le fils de sa première femme, Maria Dimitrievna Isaeva, rencontrée en Sibérie et épousée en 1857. Mais la résolution devient un pari fou lorsque, débordé par le travail – le romancier compose Crime et châtiment, qui a commencé de paraître en feuilleton – parvient quasiment au bout de l'échéance, sans avoir rien écrit du roman promis ! Son ami Milioukov lui suggère de composer un roman à plusieurs mains, sur la base du plan élaboré par le romancier. Celui-ci refuse. Mais Milioukov a une autre idée : il propose d'avoir recours à une sténographe. Ce sera Anna Grigorievna Snitkina, âgée de 19 ans et qui deviendra la seconde épouse de l'écrivain en 1867. Ensemble, la journée, du 6 au 29 octobre 1866, ils composeront Le Joueur. La nuit, Dostoïevski continuait à rédiger la suite de Crime et châtiment. Dostoïevski tint donc son pari, mais in extremis : le 31 octobre, tandis qu'il se rend chez Stellovski pour y déposer son manuscrit, le romancier constate que l'éditeur est absent : ultime ruse d'un homme

sans scrupule qui échoua : Anna a l'idée de faire enregistrer le dépôt du texte au commissariat de police du quartier où réside Stellovski et, à dix heures du soir, deux heures donc avant la fin de l'échéance, le manuscrit est déposé !

Les personnages

-Alexeï Ivanovich : précepteur des enfants du Général. Il est fou amoureux de Paulina qui le méprise. C'est un « outchinel » (terme dépréciatif)-le Général : veuf, il est fou amoureux de Blanche et veut l'épouser mais pour cela, il a besoin d'argent et attend l'héritage de sa tante..

-Blanche du Placet alias de Cominges : demi mondaine française riche. Cupide, elle veut épouser un homme riche.

-Paulina, belle-fille du général. Elle a été éprise de De Grioux et semble mépriser l'amour que lui porte Alexeï.

-De Grioux. Français à qui le général doit beaucoup d'argent.

-la grand-mère, tante du Général. Ce dernier attend sa mort pour toucher l'héritage, rembourser De Grioux et épouser Blanche.

-Mr Astley : anglais discret, ami d'Alexeï et sans doute amoureux de Paulina.

Le Contenu

L'action se déroule à Roulettenbourg, une ville d'eau imaginaire d'Allemagne, où séjourne la Haute société. Il y a un casino qui attire de nombreux touristes. Alexeï vient d'arriver. Il ne possède rien. Il est précepteur d'une famille hétéroclite composée du Général, de Blanche, des 2 enfants dont il est le maître et de Paulina. Autour d'eux évoluent Mr Astley, un riche anglais franc, honnête et timide et le marquis De Grioux, français pique assiette aimé de Paulina. Cette famille est au bord de la ruine et attend la mort de la grand-mère pour en percevoir l'énorme héritage.

La tante du Général débarque à l'improviste en plein milieu du roman. Elle a conscience des manigances du Général. En visitant le casino, elle devient dépendante du jeu. Le narrateur commence à jouer pour la grand-mère ainsi que pour Paulina, à qui il voue une totale obéissance. Il le fait à contrecœur et il gagne, pour son plus grand malheur. Il offre ses gains à Paulina qui le repousse. Il part alors à Paris avec Mlle Blanche qui dépense tout son argent. Il finit valet, atteint par le virus du jeu et espère toujours se refaire. Il croise alors Mr Astley qui lui

apprend la mort du Général, que Paulina est en Suisse et qu'elle l'a en fait toujours aimé. Mr Astley donne au narrateur une petite somme d'argent qu'il dépensera pour jouer à la roulette.

Dans ce roman,

La petite bille noire roule, roule, fait des petits bonds de cabri avant de s'immobiliser dans une case. Ceux qui sont autour, qui suivent sa farandole, retiennent leur souffle et peut-être ferment-ils les yeux pour ne pas voir. Tous sont soumis à ce « hasard ». Vont-ils perdre ou gagner ? Pour perdre et gagner à nouveau ou tourner le dos et partir ? Dostoïevski fait dire à un de ses protagonistes qu'il faut du courage pour tourner les talons et s'enfuir de la table de jeu. Alexeï Ivanovich, malgré toutes ses promesses, finit par se retourner, telle la femme de Loth. Frappé d'immobilisme, comme englué à sa condition de joueur il ne peut plus rien pour lui-même. Car la petite bille noire n'est-elle pas la main du Destin frappant au hasard et scellant l'humain à sa condition ? Peut-il l'infléchir

Dostoïevski trace une fatalité implacable dans l'âme de ses personnages. Ils sont tous dans le bain du jeu de la vie. Ce sont des pions, des numéros qui ont l'illusion d'avoir un libre arbitre, une volonté farouche de contrôler leur existence. Mais ce n'est que fourvoisement. Dostoïevski pose la question dans ce petit roman : Pourquoi toute cette agitation ? Pour cette absurdité qu'est la vie ? Pleine de mensonges, de faux-semblants, de peu de gloire ? Comment supporter tout ceci sinon en s'en moquant ? En riant ? Alexeï Ivanovich rit souvent, de lui-même, des autres. Il est plein d'allant avec une pointe de cynisme. Jeune homme très intelligent et lucide, il se laisse emporter par sa destinée comme un fétu de paille balloté par le vent. Parce qu'il croit toujours se « refaire », comme tous les joueurs. Il a toutefois des doutes sur sa santé mentale. Peut-être qu'en fait, il ne se trouve pas dans cette ville d'eau en Allemagne mais dans un asile de fou et qu'il y écrit ce qu'il croit vivre ?

Voici une petite histoire cocasse et pathétique qui a sa part de cruauté et d'obscurité. Tout va vite, on se croirait parfois dans une bouffonnerie : Un général russe désargenté qui n'attend que la mort de la grand-mère pour faire main basse sur l'héritage. Car c'est un général russe vieillissant, amoureux d'une jeune demi-mondaine parisienne cupide. Le décor est planté. Le général néglige ses enfants, fait des dettes ; doit de l'argent à un escroc français, Des Grieux, qui se dit de descendance noble. Et la grand-mère que tout le monde avait déjà enterrée, arrive. L'effervescence monte d'un cran.

Alexeï Ivanovich est le précepteur des enfants du général. Il se consume d'une passion violente pour la belle-fille de celui-ci : Paulina. Ses supposés rivaux sont Des Grieux et Mr Astley, son ami anglais. Mais le fervent Alexeï est un joueur dans l'âme. Joueur de ses sentiments, de ses envies, de sa vie en général. Avec, quand l'occasion s'en présente, un renoncement presque effrayant. Plutôt un panache désespéré.

Dostoïevski fut longtemps un dépendant du jeu. Quand il dicta « le Joueur » il arpentait encore les tables des casinos ; donc, c'est aussi une confession en creux. Fédor Dostoïevski dit : Alexeï Ivanovich c'est moi. Il porte ma folie, mon amertume, mes splendeurs, ma lucidité, mes contradictions et mes passions dévorantes. Il incarne l'âme russe.

Le roman permet de mettre en lumière des aspects importants de la personnalité de l'écrivain russe. Il comporte également une satire des sociétés européennes, présentées comme des opportunistes qui ne vivent que pour l'argent. Dostoïevski fut comme Alexeï un joueur compulsif qui perdit des sommes considérables à la roulette, dans les villes d'eau allemandes, françaises ou suisses. Pendant des années, le romancier ne parvint pas à se défaire de ce que lui-même nommait une véritable maladie : le jeu et la dépendance qu'il entraîne.

Ce n'est qu'en 1871, à l'âge de 50 ans, qu'il renonça à la roulette. Le roman constitue donc une analyse implacable de l'addiction au jeu, à un moment où l'auteur était en pleine crise.

Autre aspect autobiographique du roman, Alexeï est amoureux de Paulina comme Dostoïevski le fût de Pauline Souslova qui fût sa maîtresse avant qu'il n'épouse Anna Grigorievna Snitkina, la jeune femme qui prit en steno le roman.

Dostoïevski même s'il encense « l'esprit russe », est féroce avec ses contemporains et avec lui-même. L'abîme... toujours l'abîme...

En conclusion.

Dostoïevski dicta ce roman très rapidement, ne prenant pas la peine de l'écrire. On ne peut que remercier le traducteur de l'avoir livré tel quel, sans chercher à corriger pour « faire de la belle littérature » ; c'est de toute façon étincelant. La langue vibronne, moderne, brute, accrochée à la pensée d'Alexeï Ivanovich, le narrateur ; nous sommes suspendus à ses lèvres. C'est un tourbillon, un mouvement de roulette fou. Phrases inachevées, répétitions, ping-pong verbal, pensées déroulées d'un seul jet. Comme jetées sur une table de jeu. Un récit qui se clôt brusquement comme si tout avait été misé.

« Le joueur » a la réputation d'être le texte le plus abordable de Dostoïevski. C'est aussi son texte le plus autobiographique. Le démon du jeu, il connaît. Des nuits entières à suivre la bille de la roulette, des fortunes gagnées et aussitôt perdues. L'oubli de toute préoccupation extérieure, à n'en pas savoir si l'Europe est en guerre ou pas mais que le rouge est sorti 15 fois la semaine précédente...

Car le jeu brûle tout. Il est la passion. Il est le rêve. L'enfer et la démesure. Le révélateur des abîmes de l'âme et l'ignoble concentré de la comédie bourgeoise. Il est l'argent! Autour de ses tapis, le général déchu se fait l'esclave du marquis et attend le décès de la richissime Baboulinka, sa tante. Hypothèques... Héritages...Intrigues... Corruption morale sur fond de bonnes manières. Qui donc résistera à ce tourbillon de folie? Dans ce désordre furieux, Alexeï succombe à son tour au virus du jeu. Le jeune précepteur veut séduire l'intraitable Pauline, belle-fille de son employeur. Il est pauvre et doit devenir riche. Il veut surprendre et se tuerait pour ça. Sur Roulettenbourg, ville d'eau paisible, souffle le vent du gâchis. Une tempête frénétique emportant les derniers fétus d'une vieille Europe en lambeaux...

Dostoïevski est passé par là. Sa vie est une course pour l'argent en même temps qu'elle est une course pour la création.

Au milieu de ces deux horizons se dresse le jeu qui le ruine matériellement autant qu'il l'enrichit spirituellement. Il doit avoir tout perdu, être au bord du gouffre pour sentir à nouveau - en son for intérieur-la possibilité de créer. Cette dialectique du désespoir et de l'espérance apparaît aussi bien dans sa biographie que dans ses romans. Et c'est dans ces moments là, de désespoir total que sa création littéraire et sa soif d'écrire seront maximales. En effet, ses échecs répétés au jeu le plongent dans un désespoir dont il ne s'extirpe que par un sursaut exceptionnel de vitalité artistique.

Et qui le tirera de tout cela ? De ce démon du jeu ? Une femme ! Anna, celle même qui prit en sténo « Le Joueur » et qu'il finit par épouser plus tard. Non sans avoir au préalable anéanti sa propre fortune au jeu.

Celle- ci eut cependant énormément de patience et finit par l'aider à sortir de ce fléau qu'est le jeu.

Heureusement qu'il y eût cette rencontre. Et il y a fort à parier que c'est elle qui l'empêcha de finir comme son héros !

Marie-Danièle FLIPO